

Nietzsche et l'horizon de la diversité des langues

par Alexandre Fillon

Penser la diversité des langues fut la tâche commune des fondateurs de l'herméneutique contemporaine et sans nul doute le problème inaugural de cette tradition philosophique. Schleiermacher, Schlegel, Voss, Ast, mais aussi d'une façon plus singulière W. von Humboldt, ainsi que ces « poètes-philologues » dont Goethe demeure la figure de proue, tous étaient de grands traducteurs, de véritables philologues en prise avec des langues étrangères, que celles-ci soient anciennes ou vivantes. Leur réflexion sur l'acte de traduire, d'interpréter et de comprendre s'est abondamment nourrie de cette pratique de l'altérité des langues, de la résistance du sens, des transferts culturels ; et les grands concepts ou problèmes de l'herméneutique (sens littéral, cercle herméneutique, interprétation) proviennent directement de cette expérience.

C'est la raison pour laquelle la question de la diversité des langues chez Nietzsche nous paraît être un témoin privilégié pour étudier la relation que ce dernier entretient avec la tradition herméneutique, et peut-être mieux déterminer la parenté ou la proximité de son questionnement avec certaines lignées issues de cette nébuleuse, sans négliger pour autant l'originalité de son approche. De plus, il nous semble que cette question nous permet d'examiner sous un tout autre jour la réflexion de Nietzsche sur le langage. En effet, tout lecteur avisé de Nietzsche connaît les célèbres textes consacrés au langage en général, au poids des mots qui grégarisent, à la croyance en la grammaire.

Mais ces analyses se prolongent-elles jusqu'au problème de la particularisation en des langues diverses, irréductibles les unes aux autres ? Peut-on affirmer que Nietzsche est un penseur des langues ?

Est-il utile, pour un futur écrivain, de connaître beaucoup de langues ?

À première vue, Nietzsche ne semble guère s'intéresser aux langues et, même lorsqu'il souligne leur diversité, ce n'est jamais d'un point de vue proprement linguistique ou en vue d'une philosophie du langage au sens strict. S'il fait preuve de la plus grande ouverture culturelle en ce qu'il ne cesse de lire des écrivains, philosophes et scientifiques, de nationalités très diverses, il s'agit dans la plupart des cas d'ouvrages traduits en allemand, sauf pour certains auteurs fétiches comme Montaigne. De l'avis du biographe C.-P. Janz, il est visiblement loin d'être polyglotte : « Pour ce qui est des langues modernes, jamais Nietzsche ne parvint à une véritable maîtrise en ce domaine, ni au Collège, ni plus tard. Si, dès Pforta, il s'enthousiasma pour Shakespeare et, plus encore, pour Byron, qui était alors son poète préféré, ce fut toujours par l'intermédiaire de leur traduction allemande. Il n'apprit jamais que des bribes d'anglais. Il n'assimila pas plus l'italien, malgré les longs séjours qu'il fera plus tard dans le pays, et Overbeck rapporte que ses abondantes lectures en français n'allaient pas sans un fréquent recours au dictionnaire. Nietzsche, comme c'est souvent le cas, appelé à être l'artisan de sa propre langue, ne possédait pas le "don" des autres. »